

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Et souigne la baquaise dans le coin de la boîte à bois!

Patrice Desbiens, *Un pépin de pomme sur un poêle à bois*, Sudbury, Prise de Parole, 1995, 205 p., 20 \$.

Paul Savoie, *Oasis*, avec cinq dessins de Françoise Tournissoux, Montréal, le Noroît, 1995, 74 p., 14,95 \$.

Louise Beauchamp, *La sagesse du nénuphar*, avec des tableaux de Lucie Côté-Saulnier, Montréal, le Noroît, coll. « Initiale », 1995, 70 p., 10 \$.

Caroline-Anne Coulombe, (*Ce qu'il y a d'absolu*), avec un tableau de Luc Archambault, Ottawa, le Nordir, coll. « Poésie », 1995, 68 p., 12 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 80, hiver 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38673ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1995). Compte rendu de [Et souigne la baquaise dans le coin de la boîte à bois! / Patrice Desbiens, *Un pépin de pomme sur un poêle à bois*, Sudbury, Prise de Parole, 1995, 205 p., 20 \$. / Paul Savoie, *Oasis*, avec cinq dessins de Françoise Tournissoux, Montréal, le Noroît, 1995, 74 p., 14,95 \$. / Louise Beauchamp, *La sagesse du nénuphar*, avec des tableaux de Lucie Côté-Saulnier, Montréal, le Noroît, coll. « Initiale », 1995, 70 p., 10 \$. / Caroline-Anne Coulombe, (*Ce qu'il y a d'absolu*), avec un tableau de Luc Archambault, Ottawa, le Nordir, coll. « Poésie », 1995, 68 p., 12 \$.] *Lettres québécoises*, (80), 37–38.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Patrice Desbiens, *Un pépin de pomme sur un poêle à bois*, Sudbury, Prise de Parole, 1995, 205 p., 20 \$.

Paul Savoie, *Oasis*, avec cinq dessins de Françoise Tournissoux, Montréal, le Noroît, 1995, 74 p., 14,95 \$.

Louise Beauchamp, *La sagesse du nénuphar*, avec des tableaux de Lucie Côté-Saulnier, Montréal, le Noroît, coll. «Initiale», 1995, 70 p., 10 \$.

Caroline-Anne Coulombe, (*Ce qu'il y a d'absolu*), avec un tableau de Luc Archambault, Ottawa, le Nordir, coll. « Poésie », 1995, 68 p., 12 \$.

Et souigne la baquaise dans le coin de la boîte à bois !

Les poètes souffrent parfois de voir les autres comme des imbéciles
ou des ombres ou des amours en allés !

LA POÉSIE SOCIALE ! Ce que ça peut être inconfortable, la poésie sociale ! C'est glissant, tannant... Ça vous a des airs de déjà vu, usés ; cette chose-là rend le critique mal à l'aise parce qu'il ne sait pas trop bien s'il a le droit de dire que ce n'est pas très bon, ni très bien fait, ni très neuf, parce que le propos de cette poésie-là repose sur un diktat : la mauvaise conscience va museler les empêcheurs de tourner en rond ! Ici, on parle après tout de la misère, du peuple, de la routine merdeuse avec un ton de néo-réalisme italien qui fait qu'on s'attend à chaque tournant de phrase à voir surgir Anna Magnani ! Patrice Desbiens ne fait pas dans la dentelle, ne s'embête pas à peaufiner. C'est brut, ça sent la bière et l'ennui, avec un certain snobisme hautain devant « les autres qui ne comprennent pas que c'est pour eux qu'on écrit » ! Après tout, il s'agit d'ouvrir la conscience des imbéciles qui jouent le jeu d'une société condamnable. Bref, « Le pays de personne », première partie d'*Un pépin de pomme sur un poêle à bois*, m'a porté joyeusement sur les nerfs ! Déjà le titre (qui fait un peu provocation adolescente) laisse entendre qu'il y aura du Jean Narrache là-dedans ; mais, hélas !, sans le travail stylistique. Patrice Desbiens ne semble pas saisir qu'avoir l'air d'un *bum* de la littérature, quand c'est trop appuyé, ça fait poseur. Ça joue dans le mélo, et ça va dans le rigolo aussi (on ne se refuse rien !) : « Dans mon guide touristique / il n'y a pas / les cours à scrap / il n'y a pas / les galeries à la peinture / qui pèle / il n'y a pas de skidoo / qui a rouillé tout l'hiver / sous la neige / après avoir tué un père / de famille et / son fils » (p. 23-24). Faut-il ajouter : larmes demandées (pour l'*applaudissomètre*). Non, ça me reste dans la gorge, tout ça.

*dans la chambre ma blonde
bénit le peuple à coup de grosses Black
tandis que
dans la chambre de bain
je baisse mes culottes et
je chie mon spleen* (p. 20)

Seigneur ! À quinze ans, peut-être, dans ses carnets personnels, ou dans son journal, mais là... Quand « on sue des pieds / dans des bas de

bacon » (p.19), vaut mieux essayer de lire « Grosse guitare rouge », la seconde partie. Si l'écriture y est tout autre et tout autre aussi le propos, si Desbiens y évite l'accumulation de clichés, de « comme » et d'« il y a », il sombre pourtant dans le jeu de mots facile, avec un entêtement étonnant : « j'effleure / ta fleur de peau // j'effleure ta / peur et tu / chantes », « tu chantes // tu connais / toutes les chansons / et / toutes les chansons / te connaissent // par cœur », « sous un ciel / qui se / dégage // tu t'orages // nue comme un nuage ». Bref, on se dit alors que la partie qui donne son titre au recueil va peut-être enfin nous réconcilier avec celui-ci. « Un pépin de pomme sur un poêle à bois » est décidément plus lyrique, investi de façon plus émotive. Une tendresse touchante affleure partout pour la mère qui a consacré sa vie à ses enfants, dans la misère la plus crue. Mais, là encore, Desbiens n'échappe pas à un ton misérabiliste, empreint de cette mélodramatique musique qui fait suinter les textes. Par contre, le refus de la mort de la mère hante ici, porté par une vérité douloureuse qui est réelle : « Son sourire fait pousser / les fleurs. // Son sourire fait courir / la mort. » (p. 199) Chez Desbiens, l'outrance n'est jamais loin de l'émotion, le drame de la dérision, l'écriture de son réel épanouissement.

Vie à l'horizon

Sans se dépêtrer jamais d'un langage assez conventionnel, avec l'attirail d'une certaine quincaillerie poétique convenue, Paul Savoie a une voix délicate, portée sur la surface des objets qui l'entourent. Sa poésie questionne la solidité, la prégnance d'une angoisse devant le précaire. Il voit la chambre, les meubles, les murs et les lieux, mais doute de leur permanence, de leur totale acuité à rendre les minutes protectrices. Si « les objets se disloquent / surgit l'obscurité la plus pure », de cette nature justement qui met le poète sur la voie de la méditation alors que « le clignotement de l'ampoule / sert de faible balise / sur la surface neutre du plafond » (p. 18) Rien n'est assuré dans cet univers fragile qui se balance à la surface de la lumière, « dix doigts le long d'une épaule / donnent l'impression d'un geste » (p. 19), mais est-ce si certain ? Là, le silence avale les poissons, les bruissements sont de « petits embryons refoulés sur eux-mêmes ». Un désespoir plane sur tout cela,

POÉSIE
Hugues Corriveau

Un Pépin
de pomme sur
un poêle à bois



PATRICE DESBIENS

Paul Savoie

O A S I S



Éditions du Noroît

ce qui pose encore plus féroce-ment la question de l'Oasis supposée par le titre. Quand « les oiseaux en essaim d'abeilles / foncent / épris de poissons d'ouate » (p. 32), quand « le ruisseau de l'os / cascade vers l'œil » (p. 33), « il ne reste plus / qu'à laisser pendre docilement les mains à ses côtés / à supplier le cœur / de défaire le nœud » (p. 38). Mais l'inquiétude et le scepticisme règnent ici, même si l'oasis est en vue, avec son eau et ses chameaux. Le risque de sombrer est toujours possible au tournant, plongé dans la femme liquide, enfoui dans le méandre. Paul Savoie atteint alors, dans cet amour annoncé, un ton proche de celui de Fernand Ouellette : « toi la désincarnée / la revenante du mont d'agonie / aussi dure dans mon linceul / qu'une couche de terre grasse sur le visage » (p. 65). Tragique différend amoureux, lieu précaire des douleurs et des sources, lieu d'écoulement du sang, vie passée sur le fil des jours. L'oasis amoureuse n'est pas plus certaine que toutes les rues arpentées, que toutes les expériences de l'œil et de la marche. Poésie de l'errance et de l'erreur, voici un texte d'une méditation intense, sorte de creuset où se tendent les incertitudes.

Les fleurs trop sages

Louise Beauchamp publie dans la collection « Initiale » au Noroît un recueil qui débute bien mal : « des nuages bleus et blancs / masquent timidement / les éclairs et le bruit ». Bon, on se dit que ça ne pourra pas durer sur ce ton mièvre, avec cette musique « petite école, petite image ». Mais elle insiste, explicite son projet : « j'efface les splendeurs inutiles / et laisse venir à nos yeux / la bonté des choses simples » (p. 16). Je m'arrête, averti. Je médite. Je cherche en moi plus de simplicité pour la lecture, pour la bonté (critique, celle-ci). Couchée sur

les « briques » (les pavés ?) de la rue, à Sagres, avec un autre, la poète regarde le ciel avec au ventre la peur d'être écrasée par une voiture, ou elle quitte un musée, écoute un commentaire à propos de Whitman. Quoi qu'il en soit, l'auteure cherche toujours, du côté des nuages, une certitude pour bien vivre, mieux saisir sa place dans l'univers. Mais voilà la première partie achevée (heureusement!), et on lit « Le lieu des rivières et des terrains plats », infiniment plus intéressant parce que Beauchamp tient ici la promesse du livre : « nos jambes maintenant sont croisées / nos plans de territoires / en partie brûlés / dévorés par des mites des souris » (p. 34). Déjà, le ton est plus neuf, dégage un lieu d'écriture qui donne envie de suivre ces pistes ambiguës où se déploient les ombres. Chez Beauchamp, l'obsession se nomme « chemin », et le prendre tend à la fois vers l'incertitude et l'écriture : « comme l'entente du pied et de la terre / le silence arrive / avec le poème » (p. 55). Mais souvent, même dans la troisième partie, « Des feuilles rondes étalées sur l'eau », l'auteure n'évite pas le cliché de la déperdition, de l'égarement, de la pénurie sentimentale. Si ce n'est pas un mauvais recueil — loin de là, car Beauchamp dans beaucoup de textes atteint à une voix qui lui est déjà révélée —, il faut par contre reconnaître qu'elle n'évite pas encore tout à fait le naturalisme édénique, source inspiratrice des matins doux. Comment peut-on, à l'orée d'une œuvre, déclarer : « Nous ne revivons plus / qu'enfouis dans nos souvenirs » (p. 66) ? La jeune poésie n'aurait-elle pas d'avenir autre que cet éternel repliement sur soi ? Allons, devant l'aventure, sans doute.

Blessures attendues

Le communiqué de presse déclare sans ambages que « les lecteurs sortiront blessés de ce livre » ! Quand j'ai ouvert (*Ce qu'il y a d'absolu*), j'ai eu peur. L'absolu qui allait me blesser, ciel ! ce n'était pas un mince programme, une moindre alarme. Mais fausse alarme, allons : sans danger. « Non, la poésie n'est pas une fuite » (p. 54), déclare l'auteure, mais du même souffle elle pense « le gouffre de toutes les quêtes » (p. 14) en une formule saisissante qui laisse peu de place à l'accomplissement.

à la lumière de ce que je ne suis plus
je reproche au passé
de placer trop d'espoir en l'avenir
et j'accuse l'avenir
de n'avoir d'autre modèle que le passé (p. 15)

Essentiellement, voilà le ton de ce recueil : une certaine sécheresse philosophico-existentielle qui pontifie sur les aléas terrifiants du temps qui passe. Essayons un instant de déchiffrer ces trois vers : « J'étais égoïste du désir / qui se replie à la vue de son jumeau / et se contraint à l'immobilité » (p. 26). Bon... Il y est aussi question de ce qui se perd au gré des amours, de ce qui s'ennuie un peu à vivre : « Elle est partie la barque déracinée / qui emporte avec elle mon passé » (p. 18). Si blessure il y a, elle est d'une autre nature que celle annoncée par l'éditeur. Dans « La perspective du feu », seconde partie du recueil, l'auteure intercale entre parenthèses des textes en prose qui me semblent infiniment plus réussis que tout le reste. Remarquez bien que le propos y est l'éternel questionnement sur l'amour qui existe ou non, qu'il vaut la peine de poursuivre ou non, mais il y a là une façon de dire les choses qui est, ma foi, sans compromis (répétitive sans doute, mais efficace, d'une certaine façon). Mais le reste, hélas ! ne m'a rejoint d'aucune façon.

LES ÉDITIONS DU BLÉ

Le Coeur de l'arbre, le bavard récidive

d'Henri Bergeron.
14 x 21,5 cm., xii-276 p., 1995, photos.
24,95 \$ ISBN 2-921347-31-8

L'auteur, un conteur né, revit dans un style simple et fluide ses années de collège, ses débuts à la radio et ses débuts à la télévision canadienne.



Un bavard se tait ... pour écrire

d'Henri Bergeron.
14 x 21,5 cm., 208 p., 1989, photos.
19,95 \$ ISBN 0-920640-73-7

Les années d'une enfance heureuse décrites avec humour et nostalgie. 3^e impression d'un best seller.

SPÉCIAL
les 2 Bergeron
— l'enfant et le jeune adulte —
26,95 \$

Diffusion Prologue

Les Éditions du Blé stand 1064b
340, boulevard Provencher, #143
Saint-Boniface, MB R2H 0G7
téléphone : (204) 237-8200 • télécopieur : (204) 233-2373

